VOL. XLVIII — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 18 DECEMBRE 1918 — No. 4

ABONNEMENTS

Canada	$1.00 par année
Etats-Unis	1.50 " "
Europe	2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN
IMPRIMEUR

T[illegible] communications concernant [illegible] ou l'imprimerie devront être ad[illegible]
Manitoba
42 [illegible]E PROVENCHER
SAINT-B[illegible]E - MANITOBA
Tél[illegible] Main 3377

FEU L'ABBE MESSIER

Victime du devoir.

Telle est l'inscription que l'on peut sans craindre mettre sur la tombe du, distingué et saint prêtre, dont l'existence vient d'être fauchée par l'impitoyable influenza.

Doué des plus belles qualités du coeur et de l'esprit, personnalité des plus sympathiques, aimant les arts et la littérature, doux et pacifique, humble de coeur, il fut un disciple du Christ, dont le zèle et la piété furent toujours une inspiration pour tous ceux qui eurent le bonheur de jouir de son intimité.

Encore un de nos anciens quidisparait.

Il est mort à 63 ans, après avoir dépensé 40 ans de sa vie au travail de la vigne du Seigneur, sur les bords de la Rivière-Rouge.

Professeur au collège de Saint-Boniface, vicaire et curé de la Paroisse, secrétaire privé de feu, Mgr Taché, dont il était aimé comme un fils et qu'il aimait comme l'on aime un père; il était depuis de nombreuses années chapelain de l'Hôpital de Saint-Boniface.

Feu l'abbé Messier s'était consacré à cette dernière oeuvre avec toute l'ardeur d'un apôtre.

Combien d'âmes il a envoyé au ciel, combien de misères, physiques et morales, il soulagée, seules, ici-bas, les autorités de l'hôpital le savent.

Combien de malades transportés à l'hôpital dans un état de révolte contre Dieu, en sont sortis convertis et épurés, par son ministère tendre et discret, régénérateur et consolant?

Dieu seul le sait!

Il se fit prisonnier de l'hôpital, tant son désir de consoler et de sauver les âmes était grand.

On ne le rencontrait presque jamais dans les rues de St-Boniface.

L'hôpital était son domaine; il visitait continuellement les chambres des malades et refusait presque systématiquement toute invitation du dehors de peut d'être absent au moment solennel où l'âme d'un malade serait appellée à paraître devant son Dieu.

Sentinelle vigilante, il fut toujours à son poste à toutes les heures du jour et de la nuit.

Nous savons bien que nous n'avons pas le droit de scruter les choses de l'au-delà. Nous n'en sommes pas dignes, mais, osons nous croire, ses amis ont bien le droit de penser, que le digne prêtre qui de ce côté-ci de la vie, a si souvent et avec tant d'exactitude, ouvert la porte de l'éternité à un si grand nombre de frères, ne tardera pas à rencontrer dans l'autre vie l'ange consolateur qui est chargé d'ouvrir aux justes la porte du Royaume du Divin-Maitre.

Sur la tombe de ce vaillant apôtre, qu'on nous permette de dire, de cet ami, car, il fut l'ami de toutes les familles de Saint-Boniface, nous nous inclinous avec respect et nous déposons une humble prière, seul témoignage de reconnaissance que nous puissions lui donner pour les services délicats et nombreux dont il nous a, nous-mêmes, comblés.

L'HON. ROBERT ROGERS

L'Hon. Robert Rogers a été banqueté à Toronto. Il sera de nouveau banqueté à Winnipeg, dans quelques jours.

Nous avouons ne pas être au courant des plans de M. Rogers.

Ce monsieur ne nous a pas mis dans ses confidences.

Nous sommes donc libres de parler des événements qui se passent actuellement.

Il est clair que l'on se prépare pour la lutte au Canada.

Le pays est dans la surexitation.

La grande guerre est finie.

Même si l'on doit craindre encore certaines escarmouches, le grand coup a été donné, et, pourvu que les diplomates chargés des négociations de la paix, ne se laissent pas entrainer par les sentiments orgueilleux de ceux qui ont voulu construire la tour de Babel, l'on peut espérer que la paix sera bientôt rétablie dans le monde et que chaque nation pourra tourner ses efforts vers le déploiement de ses ressources et de ses richesses.

Chaque pays devra chercher ailleurs des débouchés pour ses produits.

La lutte économique entre les peuples va succéder à la guerre par le canon.

Des traités seront signés, des échanges devront se faire.

Aux plus actifs, aux mieux avertis, aux plus clairvoyants appartiendra le succès.

A part le commerce extérieur, la paix à l'intérieur et l'union de toutes les énergies et de toutes les volontés vers un but commun exigeront la solution de questions sérieuses et de problèmes importants.

Rapport entre le capital et le travail.

Contrôle et réglementation des "Trusts et des grandes compagnies de transport.

Soin du soldat de retour du front.

Protection des veuves et des orphelins du soldat mort au champ d'honneur, et, combien d'autres que nous n'entreprendrons pas de citer car la liste serait trop longue.

Les questions de langue et de droits religieux devront être considérées et traitées avec la larguer de vue et la hauteur de sentiments, qui, seuls pourront assurer la stabilité des institutions politiques du Canada.

L'idée qui a présidé aux délibérations et à la formation de la confédération Canadienne devra prendre préséance sur la mesquinerie et l'esprit d'intolérance dont nous avons été temoins depuis de longues années.

Ils nous faut, aujourd'hui plus que jamais, un gouvernement fort et composé d'hommes éclairés et à vues larges.

Le gouvernement Unioniste semble avoir perdu la confiance du peuple.

L'opinion générale est qu'il sera bientôt remplacé par un autre.

Qui lui succèdera?

Nous n'en savons rien.

Mais, ne jugeant que par les démonstrations publiques et le mouvement qui se font autour de la personnalité de l'Honorable Robert Rogers, l'on ne peut douter que ce lutteur reconnu ne soit l'un des chefs qui seront appelés à diriger le navire de l'Etat.

Habile et tenace, travailleur infatigable, prompt dans la décision et l'action, fidèle à ses amis, sans rancune pour ses adversaires mais sachant se faire craindre d'eux, car il a la réplique du combatif, admirateur de sir John Macdonald et appartenant à l'école des hommes qui ont fait la confédération et ont assuré la grandeur du Canada par la politique nationale, l'Hon. M. Rogers est un chef avec qui il faudra compter.

Bob Rogers est l'homme le plus facile à rencontrer et sa patience à écouter les doléances de quiconque s'adresse à lui ne s'est jamais démentie.

L'Honorable Rogers est audessus du fanatisme, et, pour nous qui depuis 20 ans l'avons connu intimement, nous ne pouvons nous empêcher de sourire quand nous lisons les articles de journaux où on le représente comme un homme dangereux pour la province de Québec et les Canadiens-français.

Vraiment on fait erreur.

On semble trop facilement oublier que durant toute l'agitation scolaire du Manitoba en 1890, et en 1896, Robert Rogers, jeune homme, faisait partie de la vaillante phalange d'anglais protestants qui luttaient ardemment et sans crainte des coups, pour le respect de la constitution et du pacte de la confédération.

Durant tout le temps qu'il fut ministre de la couronne au Manitoba il fut l'un des meilleurs amis de notre nationalité, et nos compatriotes ne se sont jamais adressés à lui en vain.

Encore une fois, nous ne connaissons pas ses plans.

Rogers sera-t-il chef d'un nouveau parti, ou l'un de ses lieutenants les plus brillants, nous n'en savons rien, mais, en face des rumeurs que l'on jette au public, nous croyons de notre devoir, nous qui l'avons vu à l'oeuvre et qui avons pu le juger de près, de dissiper en autant que nous le pouvons les préjugés que l'on pourrait essayer à soulever contre lui sur ce point.

Si l'Honorable Robert Rogers était chef du gouvernement d'Ottawa, la province de Québec et les canadiens-français pourraient compter sur la même considération et sur le même traitement dont nous canadiens-français du Manitoba, avons bénéficié sous son régime quand il était simplement ministre dans notre province.

C'est un politicien, par conséquent l'on a le droit de l'attaquer on se croit même, obligé de le faire en certains quartiers.

Tout politicien qu'il soit cependant, il a droit à la justice ordinaire.

L'on n'a pas le droit de méconnaître ce qu'il a fait pour nous au Manitoba.

Nous croyons de notre devoir d'amis de lui rendre justice sur ce point.

UN DEFENSEUR DE NOS DROITS

Souvenir de la Convention de Saskatoon

Nous prenons l'article suivant du *Patriote de L'Ouest.*

Nos lecteurs le liront avec intérêt.

Le Manitoba a parlé de cet incident au moment où il s'est passé.

L'article que nous reproduisons aujourd'hui est d'une grande actualité.

Les mange français de la Saskatchewan reviennent de nouveau à la charge.

Ce sont ces gens qui insuite se proclameront les défenseurs de la justice, et du droit des petits nationalités.

Tas d'hypocrites et de farceurs!

Vraiment, c'est à révolter tout homme qui a dans le coeur la moindre parcelle d'honneur et de fierté.

Nos frères de la Saskatchewan peuvent être assurés qu'ils ont la sympathie de tous les Canadiens-français du Manitoba, qui victimes eux-mêmes, suivent avec intérêt et avec admiration leur vaillante lutte pour la langue française et les droits de Dieu dans l'éducation de l'enfance.

"La mort du R. P. Libert, curé de Saint-Hubert de Whitewood, Saskatchewan, est un deuil pour tout ce qui est français dans la province.

Pendant ses trois années de service dans l'armée française, il servit vaillamment, comme simple soldat, pour les principes qui ont animé tous les gens de coeur durant cette gurre terrible, la civilisation et la sauvegarde des petites nationalités.

Il revint au pays jouir d'un repos bien mérité, et il n'avait pas encore quitté son uniforme bleu horizon, lorsqu'il vit en danger, au Canada même, ces principes sacrés pour lesquels il avait exposé sa vie durant ces rudes années de guerre.

Pendant que les Allemands et les Autrichiens menaçaient l'existence des Belges et des Serbes, une partie de notre Dominion menaçait l'existence des Franco-Canadiens.

Trois mille commissaires d'écoles de la province sont réunis en convention à Saskatoon et les journaux annoncent au public que le l'enseignement du français à l'école va subir un assaut terrible.

N'ayant pour toute arme que sa parole vibrante de patriote, le Père Libert, en uniforme français, se présente devant cette assemblée houleuse.

Une stature de six pieds, des épaules d'athlète et l'uniforme glorieux que respecte le monde civilisé en imposent tout d'abord à cette foule venue pour frapper le faible.

Je cite en partie ses paroles que je tire de son manuscrit laissé par lui entre les mains de son ami, M. l'abbé L.-P. Gravel:

"Ne pensez-vous pas que la discussion et le vote de la résolution actuellement devant l'assemblée, qui affecte l'enseignement de la langue française dans cette province, blesseront ls sentiments de vos meilleurs amis dans cette guerre?

"Je parle au nom des milliers de Français et de Belges de la Saskatchewan. Vous savez qu'un grand nombre d'entre eux, dès le début de la grande guerre, nous ont quittés pour se rendre au front, où leur énergie et leurs poitrines ont servi de rempart contre l'invasion allemande.

"Qu'aurez-vous à leur dire, quand vous leur souhaiterez la bienvenue, à leur retour au foyer?

"Vous leurs direz que vous avez fait votre part en donnant votre aide à la Croix Rouge, au Fonds patriotique et en souscrivant aux Emprunts de la Victoire. Et les soldats de retour apprécieront ces choses.

"Vous leur direz que vous avez fait davantage et que vous avez envoyé vos fils lutter côte à côte avec eux! Et les soldats de retour vous diront la bravoure de ces jeunes gens; ils les ont vus à Courcellete, à Vimy, à Passchendale, à Cambrai.

"Mais quand vous leur parlerez de la grande convention de Saskatoon, où les commissaires d'école de notre province, réunis dans une assemblée monstre, décidèrent, pendant son absence sur les champs de bataille de Flandre, de leur enlever le droit de faire bénéficier leurs enfants d'un pauvre petit cours primaire en langue française comme ils pouvaient le faire autrefois, que penseront-ils? Quand ces Français et ces Belges, dont l'unique foyer est la Saskatchewan, reviendront portant encore les traces des balles ennemies, ne vous diront-ils pas: "J'espérais de vous un meilleur traitement?" Et pourquoi? Parce que vous avez arraché ce qui leur tenait le plus au coeur: la possibilité de faire lire à leurs enfants dans l'original la fière réponse du roi Albert de Belgique au Kaiser, la magnifique lettre du grand cardinal Mercier et les émouvants ordres du jour du général Joffre.

"Je fais appel à votre bon sens: croyez-vous qu'une telle motion soit opportune, charitable et amicale envers nous, Français et Belges?

"Au nom de la France glorieuse et de la Belgique crucifiée, au nom de leurs enfants qui souffrent, luttent et meurent, je vous demande de laisser cette motion sur la table.

"Si vous le faites vous dissiperez les nuages suspendus au-dessus de cette assemblée, vous soulagerez nos esprits et vous serez heureux d'avoir accompli une noble action, digne du "fairplay" britannique.

"Pour moi, simple soldat de l'armée française, presque perdu dans cette immense assemblée, ayant à coeur les intérêts de la génération future de ce pays, je vous remercie d'avance pour ce que vous pouvez faire, en souvenir de la France, qui a été saignée à blanc dans cette formidable lutte mondiale."

* * *

La foule, un moment attentive, devint vite indifférente et hostile. Il est des gens chez qui le fouet vaudrait mieux que des arguments s'adressant à l'esprit ou au coeur. Les commissaires d'école de la province, réunis à Saskatoon au mois de février 1918, méritaient le fouet.

La motion recommandant au gouvernement l'abolition de l'enseignement du français dans les écoles de notre province fut votée avec le même enthousiasme et le même plaisir qu'aurait pu causer la prise de Berlin.

Je dois à la mémoire de ce vaillant soldat de publier ces souvenirs.

Un Alsacien, le docteur Ulrich, de Hague, d'un grand talent oratoire, fit aussi un appel à la raison des commissaires et plusieurs autres, y compris celui qui écrit ces lignes, firent un effort pour endiguer la haine; tout fut inutile. Là où le soldat français n'avait pu réussir, pouvions-nous espérer être plus heureux?

Nous survivrons en Saskatchewan comme ailleurs, malgré la haine et la persécution dont nous sommes l'objet. A mesure que disparaissent les champions de la cause nationale, d'autres, animés des mêmes sentiments, les remplacent.

Parmi ces preux, l'histoire du français dans la Saskatchewan deva enregistrer le nom du R. P. Libert comme un de ceux qui ont le plus mérité de la patrie canadienne.—Emile GRAVEL (Le Patriote de l'Ouest).

LE GENERAL MANGIN ET SES NOIRS

A l'heure où toutes nos pensées vont à nos héroiques soldats, qui accomplissent avec tant de simplicité de si magnifiques exploits, il peut être intéressant de retracer ici, dans ses grandes lignes, la carrière, peu connue en dehors du monde colonial, d'un de leurs chefs dont le nom retient l'attention de tous.

Né en 1866, à Sarrebourg, d'une famille militaire, Charles Mangin est donc Alsacien. A sa sortie de Saint-Cyr, il choisit l'infanterie de marine et s'embarque bientôt pour le Sénégal; de 1889 à 1896. il prend part aux dures campagnes du Soudan, on le trouve partout où il y a quelque prouesse à faire. Il s'y bat 'dabord comme fantassin avec une bravoure. un mépris du danger qui lui valent trois blessures 1891, une quatrième en 1894); avec un coup d'oeil, un sang-froid qui font de lui un officier d'arrière-garde de première valeur.

Il ne tarde pas à y montrer d'autres aptitudes encore. La garnison de Kankan, deux compagnies de tirailleurs qui tiennent en respect des milliers de sofas de Samory, est dépourvue de calavarie pouvant la renseigner, l'éclairer. "Des marsouins et de plus des Soudanais. écrit Baratier, ne s'embarrassent pas pour si peu: quand on n'a pas de cavalerie, on en fabrique. Mais, dira-t-on, il faut des officiers pour en fabriquer? Mon Dieu, le terme "esprit cavalier" est simplement synonyme de décision de perçant, de mordant, et à ce titre (notons que c'est un officier de cavalrie qui parle) bien des fantassins, pour être cavaliers, n'ont besoin que d'un cheval. Le lieutenant Mangin était de ce nombre. Il eut tôt fait de constituer un peloton. Il demanda les cheveux laissés par la colonne Archinard et sur leur dos campa quelques bons Mahinkès recrutés parmi les populations vivant à l'abri du poste. Pour que ces cavaliers fussent de parfaits spahis, il leur manquait la tenue! Ceux de Mangin réclamaient le prestige de l'habit! Le panache! Une pièce d'anrinople leur donna satisfaction. Désormais le peloton ne la.ssa rien à désirer.

"L'instruction équestre n'était peut-être qu'ébauchée? Bah! si ce n'était pas un peloton d'écuyers, c'était un pelofon de braves. Les commandements n'étaient peut-être pas tous réglementaires? Il n'y en a qu'un indispensable: En avant! et, celui-là, Mangin le connaissait bien!"

Et dès lors, pendant toutes les opérations autour de Kankan, puis pendant toutes celles des années suivantes, il n'y a pas un combat où les spahis auxilaires de Mangin ne fassent preuve d'une admirable bravoure et leur chef d'une énergie, d'une audace inouies; se dévouant pour sauver l'infanterie assaillie par un ennemi dix fois plus nombreux; chargeant avec ses quelques braves les sofas, taptôt sur leurs flanc, tantôt sur leurs derrières; traversant à plusieurs reprises les lignes ennemies qui se referment sur son passage, son cheval inondé de sang de deux blessures; franchissant à la nage, après des efforts inouïs, un torrent auquel la colonne est acculée et où quelques hommes et chevaux viennet de se noyer, et établissant une sorte de câble de fortune où l'on parvient à passer, homme par homme...

J'en passe, et des meilleurs!

Certes, le général Lyautey l'a bien jugé lorsqu'il disait de lui, plus tard: "C'est un dogue; quand on le lâche, il mord tout, il emporte le morceau!" Et l'on ne s'étonnera pas qu'un pareil chef soit l'idole, l'enfant gâté de ses Sénégalais qui le considèrent comme un fétiche, qu'ils viennent toucher avant le combat et suivent aveuglément partout.

Voici cependant qu'après un séjour presque ininterrompu de sept années, il va quitter son cher Soudan; mais c'est pour une campagne encore plus dure. On organise la mission du Haut-Nil et Marchand, ayant besoin, pour sa faible escorte de soldats dont la résistance défie toutes les fatigues, dont le dévouement soit à toute épreuve, dont le courage brave tous les dangers, songe tout nautrellement à ces Sénégalais, à ces Soudanais qui viennent de faire leurs preuves, et charge Mangin de les recruter et de les commander.

Si l'on veut se rendre compte des prodiges d'héroïsme qu'accomplit cette mission, des tours de force incroyables qu'elles dut faire pour traverser les marais du Bahr-el-Ghazal, de ces épreuves physiques et morales dont pouvaient seules triompher des natures d'élite, il faut lire le passionnant Journal de Marche du Dr Emily et l'ouvrage de Baratier (A travers l'Afrique). Pendant ces trois longues années (juin 1896 mai 1899), le rôle de Mangin fut d'une importance capitale: officier d'avant-garde, organisateur de gites d'étapes et de points d'appui, constructeur des solides retranchements de Fachoda, il y montra des qualités de premier ordre qui lui méritèrent la rosette d'officier à trente-deux ans et l'honneur de défiler à Longchamp à la tête de ses fidèles tirailleurs.

A la suite d'une pareille campagne, tout autre aurait songé à prendre quelque repos; Mangin profite de son séjour en France (vingt mois d'affilée! cela ne lui était pas encore arrivé!) pour obtenir le brevet d'état-major.

Nous le retrouverons en 1906, après trois ans de Tonkin, chef d'état-major dans sa colonie préférée, l'Afrique Occidentale, où il reprend l'idée,—qu'il avait, quelques années auparavant, de concert avec Gouraud, soumise au Gouvernement, — de procurer à la France une "armée noire"; ses propositions agréés, il est chargé d'étudier sur place les ressources du territoire. Deux épisodes suffiront à illustrer l'accueil fait à sa mission par ces populations qui savent pratiquer le culte de la reconnaissance.

A Khankan, les veillards disent à Mangin: "Nous nous souvenons. Nos femmes ne pouvaient sortir du village sans être sabrées par les sofas, et tu est venu avec tes cavaliers rouges, alors on a pu cultiver tranquillement. Tu ne peux apporter que du bien. Nos enfants seront heureux de t'écouter." —A Kita: "N'importe quel blanc, parlant comme toi, aurait trouvé beaucoup de volontaires; mais avec toi que nous connaissons, tous les jeunes gens partiront si tu veux."

Quel services pourrait rendre l'armée noire de Mangin, on devait savoir même la guerre actuelle qui lui a valu notre affectueuse admiration, en avoir une première vision au Maroc.

Avec les premiers bataillons qu'il vient de former au Sénégal, le colonel Mangin débarque à Casablanca en juin 1912, et dès lors, mis à la tête d'importantes troupes de toutes armes, il ne cessera de faire preuve des qualités d'un grand chef. Lancé en couverture sur les confins de la Chaouïa, que menace l'orage hibiste, il parvient, par une politique habile, par des combats audacieux et incessants, à ramener le calme chez les Doukhala, à assurer la zone occupée, à se donner de l'air dans toutes les directions, à arrêter et rejeter l'avant-garde des bandes ennemies, bien que ne disposant encore que de faibles forces. A mesure que les renforts lui arrivent, il les concentre à Souk-el-Arba et tient tout son monde prêt à marcher au premier signal.

Enfin la T. S. F. apporte l'autorisation de se porter en avant: "Allez-y carément dit le général Lyautey. Dans la soirée du 4 septembre, le colonel réunit ses cent cinquante officiers pour leur exposer son plan: dans une allocution où perce une froide résolution, il leur demande de prévenir les troupes qu'un grand effort va être exigé d'elles: avant le combat, pour atteindre rapidement l'ennemi; pendant l'action, pour écraser un adversaire fanatisé et résolu; après sa défaite, pour le poursuivre jusque sous les murs de Marrakech et délivrer au plus vite nos compatriotes en danger.

On se souvient encore du magnifique succès de cette opération si bien préparée, si magistralement exécutée. Pleins d'enthousiasme, merveilleusement entraînés, les cinq mille hommes de Mangin, malgré le convoi qui les alourdit, font en moins de trente heures 65 kilomètres, livrant à Sidi-bou-Othman un combat victorieux à des contingents d'une extrême bravoure et d'un effectif plus que double. Le lendemain, la colonne atteint la ville, rejoignant le groupe mobile du commandant Simon, dont la vigueur et l'audace ont résolu l'angoissante question de Marrakech.

Ce qu'on connait moins, ce sont les actes du colonel Mangin, pendant les six mois suivants, qu'il commande la région du sud. C'est d'abord la pacification de tout le pays vers l'est et l'ouest, obtenue en deux mois avec des pertes minimes de nos colonnes; puis, grâce à la prise de contact dès la première heure avec les grands caïds, à l'ascendant acquis sur eux par un savoir-faire, un doigté remarquables, à une politique sûre de soi, de large confiance sans aveuglement, c'est El Hiba rejeté au loin et l'autorité chérifienne rétablie jusqu'à 250 kilomètres vers le sud, par trois harkas fournies par ces grands chefs indigènes, qui ont reçu de nous quelques armes, mais pas un Européen.

C'est en même temps l'exécution d'un plan de travaux et de pacification, appliqué dès les premiers jours: en moins de trois mois 500 kilomètres de routes livrés à la circulation automobile, des pistes établies de toutes parts; la garde et la police de la ville organisées avec le concours du pacha; les effroyables immondices. laissées par les 'hommes bleus", promptement disparues; l'ouverture d'une école française, la construction d'un hôpital indigène: l'établissement d'un plan pour le nouveau Marrakech, la ville européenne, avec d'habiles dispositions pour réduire au minimum la spéculation effrénée qui s'est pjroduite ailleurs.

Devant de pareils résultats, on ne niera pas qu'en outre de ses éminentes qualités militaires, reconnues sans conteste dans toute sa carrière,—et que ne firent que confirmer ses opérations au Tadla (mars à juin 1913), dont nous regrettons de pouvoir parler ici, faute de place,—Mangin ne possède au plus haut degré des qualités d'organisateur, d'administrateur, de fin, habile et prudent politique, qui font de lui un chef complet.

On conçoit dès lors que les vieux marsouins, fiers de leur jeune camarade, aient eu pleine confiance, il y a quatre ans, en voyant partir au front ce général de quarante-huit ans, qu'il y ferait bonne figure. Leurs prévisions n'ont certes pas été trompées!...

Actuellement, "le Dogue est lâché", il a vigoureusement "mordu"; en peut être sûr qu'il emportera le morceau!"

Général LETURC,
du Comité Directeur de la Ligne Coloniale.

CITE DE ST-BONIFACE

Les élections ont donné le résultat suivant: Quartier I, J. A. Marion, élu; Quartier II, L. Langlamet, élu; Quartier III, A. Gauvin, élu; J. J. Daoust, élu; Quartiers V, J. Gault, élu.

Commissaires d'école

Quartier I, S. J. Dussault, élu.

A Monsieur le maire H. Béliveau, élu par acclamation et à tous les heureux candidats nous offrons nos sincères félicitations.

Aux Petites Filles de France

Petitesfille s de France, c'est pour vous que j'écris cette histoire, pour que vous la gardiez dans votre coeur et que vous la racontiez plus tard à vos petits-enfants.

Promettez-moi de ne pas l'oublier, maintenant, ni surtout plus tard quand les jours heureux seront revenus. Et chaque fois qu'elle remontera dans vos souvenirs, dites tout bas :

-- Merci soldats, merci!... c'est vous qui les avez chassés!

Petits filles, le jour de gloire est arrivé ou du moins il arrive.. Vous verrez cette chose adorable, la Victoire!.. Bientôt, d'un bout du monde à l'autre une immense clameur de joie retentira pour saluer la paix. Vous verrez nos armées qui ont tant souffert passer sous l'Arc de Triomphe, et vous entendrez une ovation tellement formidable que de loin vous croirez à une de ces terribles batailles dont chaque jour vous lisez le récit. Mais cette fois, il n'y aura pas de balles, pas d'obus ; les projectiles seront des fleurs que vous jetterez sous leurs pas. Et vous chanterez et vous rirez, vous serez éperdues de bonheur, tandis que les pauvres mamans ce jour-là laisseront éclater leur coeur.

Car, plus tard, vous comprendrez de quelles peines elles payent cette prodigieuse aventure... Elles auront tant de fois retenu leurs larmes, qu'à cette heure sublime, rien ne pourra plus les empêcher de couler.

Ah! combien il faudra l'aimer notre victoire que dis-je l'aimer! Il faudra la vénérer, l'adorer comme une chose sainte faite avec du sang de martyr, faite avec des douleurs que vous ne pouvez même pas imaginer, ni comprendre.

Songez-y... Des femmes ont été chassées de leur pays, de leur maison, comme des voleuses. Elles se sont enfuies emportant, serrés contre leur poitrine, leurs petits. Et lorsqu'elles se retournaient pour dire un adieu au cher village, elles le voyaient tout en flammes. Elles partaient alors droit devant elles, ne sachant où trouver un abri, ni comment le soir les enfants auraient du pain.. Elles allaient pâles, exténuées, là-bas... plus loin.. plus loin encore, cherchant un abri, une espérance, un coin de Patrie... Elles emportaient l'image du village qui les avait vu naitre, et pensaient farouchement :

"Nous y reviendrons... qu'importe de souffrir, les poilus souffrent bien. Qu'importe pourvu qu'au bout soit la délivrance. Nous rebâtirons la maisonnette. Nous remonterons la vieille église effondrée et le coq chantera, et les cloches sonneront, et nous reverrons nos champs paisibles, et nos routes blanches, et notre chez nous, plus beau que tous les autres."

Petits filles, il pousse beaucoup de fleurs en France, de magnifiques qui sentent bon, la plus belle, c'est la fleur d'esperance parce qu'elle est immortelle. Jamais en France on ne la vit périr! Aux plusmauvais jours elle donne son parfum, et c'est pourquoi les humbles héroines dont je vous parle, malgré leurs peines, marchaient sans baisser la tête.

Demain! disaient-elles, et quand elles se sentaient trop lasses, ou trop tristes, elles prenaient la fleur de France, attachée à leur corsage, et doucement, longuement, pieusement la respiraient.

Et parce que pas un jour elles ne cessèrent de croire, elles firent venir la victoire! Aujourd'hui... elles oublient les méchants jours, les privations, les temps d'esclavage, elles oublient les heures inexprimables d'angoisse, elles n'ont d'yeux que pour la fleur pétrie de soleil, de joie, d'amour, d'héroisme. Mais vous, petits filles, nous oublierez pas, vous n'en avez pas le droit.

Et tenez, la voici mon histoire:

C'était au moment où les Boches croyaient arriver à Paris, et se vantaient de n'en faire qu'une bouchée :

"Nach Paris!... disaient-ils. Nach Paris!" Ils se prenaient pour l'ogre prêt à manger petit Poucet... Et ils érivaient à leurs familles : "Dans trois jours nach Paris".

En attendant, ils bombardaient les environs de Compiègne comme des brutes, et voilà qu'un jour l'ordre fut donné à tous les habitants d'un petit village de fuir... Il n'y avait plus le temps de rien emporter...

Alors les gens se hâtent... les mères empoignent leurs enfants, les vieillards attellent vite les charrettes, on sort les chevaux, les ânes, tout ce qui peut trainer quelque chose, les petits garons attrapent des brouettes, et voilà tout le monde sur la route... Des pauvres vieilles bientôt n'en peuvent plus, elles s'accrochent aux carrioles, elles gémissent, des enfants pleurent: "Je suis fatigué", leurs petites jambes refusent le service...

Allons, montez, dit un brave homme. Il recueille toutes les épaves, mais bientôt le cheval à son tour tombe accablé, il faut laisser la voiture... et monter la côte... Toute la route n'est que désolations, misères, des fillettes crient :

"J'ai faim!...

Tais-toi! tais-toi! répond la mère, il faut marcher tout de même!..."

Des bombes au loin éclatent, des femmes s'asseoient au bord du chemin; c'est trop dur, elles n'ont plus de forces, plus de courage; d'autres jettent les paquets qu'elles tenaient dans les bras, ils sont trop lourds, tant pis, elles sacrifient les chères reliques elles arriveront les mains vides.

C'était, je vous assure, un triste cortège...

Mais le plus triste était cette femme qui tenait serré dans se bras, un bébé, pâle haletant, et prêt à agoniser.

— Il lui faudrait à boire... disait-elle doucement.

Il n'y avait pas de lait... Et elle marchait toujours, ne sentant pas sa fatigue. Elles voulait au village inconnu, où l'on trouverait quelques gouttes de lait pur pour sauver le petit qui se meurt.

Et voilà qu'elle n'entend plus rien.. le léger souffle s'est tu... les yeux deviennent fixes.

La pauvre mère marche toujours...

— Confiez-moi votre fardeau... dit tendrement une infirmière qui suivait l'exode... Elle avait reconnu que le petit martyr était mort...

Non, elle le gardera, là sur son coeur, elle ne le laissera pas aux Boches, elle tombera avec lui si Dieu

(A suivre sur la 4me page)



M. CLEMENCEAU

Acclamé dans la Cathédrale de Lille

M. Clémenceau et le maréchal Foch ont conquis l'admiration du peuple français. Impies, protestants et catholiques les acclament, avec une égale ferveur.

Le "Gaulois" nous raconte un joli incident. C'était au lendemain de la délivrance de Lille, M. Clémenceau avait tenu à rendre visite à l'archiprêtre de la ville, dont la conduite fut héroïque pendant l'occupation. Il avait le grand désir de l'en féliciter et de reconnaitre sa vaillance par une distinction méritée.

Après avoir remercié avec modestie, l'archiprêtre dit à M. Clémenceau qu'il n'ambitionnait qu'une récompense: c'était de le voir assister au "Te Deum" qui devait être célébré le lendemain à la cathédrale.

M. Clémenceau le promet et, le lendemain, il se rend, en effet, à la solennité religieuse. L'archiprêtre monte en chaire pour célébrer la victoire des armes françaises, mais aussi pour témoigner de la reconnaissance nationale vis-à-vis du grand citoyen qui n'a jamais douté de la patrie et dont l'énergie indomptable a enflammé toutes les résistances.

Malgré les usages et la réserve dus au saint lieu, tous les fidèles se lèvent et, tournés vers le président du conseil applaudissent longuement.

A son tour, M. Clémenceau se lève.

"Je sais, dit-il, qu'on ne parle pas dans une église et je n'y ai d'ailleurs jamais parlé. Mais je ne saurais taire mon émotion... Je la traduirai d'un seul mot: Merci!..."

Les applaudissements redoublent et se terminent dans un enthousiasme indescriptible. La Patrie.

JOFFRE PLEURAIT

Le jour de la signature de l'armistice, le maréchal Joffre a fait à un journaliste parisien, la courte déclaration suivante:

"Mon impression?... Mais c'est la votre... celle de tous les Français... C'est la joie... une joie que les phrases sont impossibles à traduire... Que c'est beau!"

Le confrère, après avoir reproduit cette déclaration ajoute:

"Nous voyions l'émotion qui soulevait sa poitrine tandis que toujours claquaient les vitres ébranlées par les salves.

"Il chercha des mots, aucun encore ne vint, sa poitrine se souleva davantage, une contraction passa sur son visage, ses paupières abttirent. Comme nous, le maréchal Joffre, le vainqueur de la Marne, le sauveur de la patrie, pleurait!

Excusez-moi, monsieur, excusez-moi, dit-il, mais je ne puis parler."

La Patrie.

Aux Petites Filles de France

(Suite de la 2e Page)

le veut, mais elle n'abandonnera pas l'enfant de sa chair, le pauvre petit être qui, malgré son amour, se glace entre ses bras.

Et elle marche toujours, les yeux hagards, le visage crispé.

Et voilà qu'au tournant du chemin, un attroupement arrête le cortège.

Que se passe-til?

Une jeune femme vient de rendre le dernier soupir.. Elle est couchée en travers de la route... et dans les plis de sa jupe un bébé bien vivant crie de toutes ses forces...

La mère s'arrête... elle comprend le drame... elle embrasse pour la dernière fois le petit cadavre rigide et sans un geste, sans une larme, le dépose sur les genoux de l'autre...

Alors d'un mouvement très simple, elle enlève l'orphelin qui appelle au secours, elle referme ses bras sur lui et continue sa route (1).

Petites filles qui lirez cette ihstoire vraie, comprenez-vous pourquoi il faudra l'aimer la Victoire!... Elle est péttrie de tous ces sacrifices, elle est faite de tous ces deuils, de toutes ces douleurs héroïquement supportées... Alors le jour de l'apothéose les mères se rappelleront... et elles auront le droit d'être fières...

Car cette victoire, elles l'auront méritée, elles auront travaillé pour elle, elles auront marché sur des chemins ensanglantés sans une plainte, pour sa gloire.

C'est grâce à leur amour que la belle Fleur de France restera immortelle, et elles pourront l'offrir au soldat en disant:

"Prends-la! Prends-la avec tous nos souvenirs cruels, avec l'âme de ceux qui sont morts pour la patrie, prends-la avec les larmes que nous avons versées, et qui lui donnent cet éclat incomparable, prends la. Nous savons maintenant le prix de la joie!... Et vous alors, petites filles, vous répéterez chaque jour la grande prière de France:

"Merci, soldats, qui nous avez donné la Victoire".

YVOINNE SARCEY.

NOTES LOCALES

M. Léon Marcoux a été élu Préfet de la Municipalité de Taché, son adversaire était M. E. Desorcy.

Madame Dr C.-A. Lambert offre ses plus sincères remerciements à tous les parents et amis qui se sont dévoués et qui lui ont fait preuve de leurs sympathies dans le grand deuil qui vient de la frapper.

A la dernière assemblée régulière de la Cour Taché No. 252 de l'Ordre des Forestiers catholiques, la résolution suivante a été passée: Proposé par le Frère J.-A. Marion, secondé par le Frère ..rles Senez, "Que les membres de notre Cour offrent leurs plus sincères sympathies au Frère Joseph Joyal qui vient de perdre son frère feu J.-B. Joyal; aux Frères C. Dozois et O. Chartier, qui viennent d'être éprouvés par la mort de leur épouse; au Frère Ovide Bellavance également éprouvé par la mort de sa soeur; au Frère Ulric Phaneuf, qui vient de perdre son frère; que notre Cour, avant aussi appris avec regret la mort des Frères G. Azarie Poirier et Wilfrid Jacques, offrent aux membres de la famille de ces Frères défunts, ses plus sincères condoléances; et que copie de cette resolution soit envoyée à la presse pour publication. Adopté à l'unanimité.

DECES

Le service de feu Damase Brisson de Whitemouth, Man., a été chanté lundi dernier à la cathédrale. Les porteurs était M. le Maire Béliveau, MM. Alfred Bleau, J. B. Leclerc, Ligouri Gagné, François Lavoie et Antoine Gauvin.

Les funérailles de M. F. X. Normandeau ont eu lieu ce matin: assistaient un grand nombre de parents et d'amis. Nos sympathies à la famille éprouvée

LA L. D. C. F. ET LA CUISINE DES MALADES DE L'INFLUENZA

La Ligue des Demoiseles Catholiques de Langue Française ayant pris l'initiative des secours à domicile pendant trois semaines consécutives, tient à remercier chaleureusement ceux qui ont encouragé cette oeuvre de bienfaisance. Cette cuisine commença à fonctionner avec la somme de $50.00 fruit d'une collecte spontanée. Deux mille deux cents quarante quatre ont été visités par la maladie.

En premier lieu qu'il nous soit permis de mentionner les dames qui se sont associées à nos efforts, ont consacré leur temps leur savoir faire, le fruit de leur expérience: Mesdames: A. Bérubé, Deschambeault, J. H. O. Lambert, E. Buron, E. Dubuc, O. Dufort, J. Baril. P. Couture, L. Roy, G. Lemay. L. Laurendeau, N. Bérubé, J. Davis, Mesdemoiselles Leclerc, U. Muller, M. Reordon, B. McDougall.

La ville comme contribution nous a fourni $28.00 pour épiceries, 105 livres de viande et 20 gallons de pétrole.

Il serait trop long d'énumerer tous les dons offerts, tant en argent qu'en nature; qu'il suffise d'indiquer les noms de ces donateurs:

La famille A. Bérubé, Mesdames Deschambeault, Jos. Bernier, A. Manny, J. Baril, C. Baillargeon, T. Proulx, P. Cusson, J. H. O. Lambert, C. Cusson, V. Proulx, J. Dumouchel, E. Pelletier, J. Shimnoski, O. Ducharme, T. A. Bernier, L. Laurendeau, Dr. Laurendeau, J. A. Bonin, Ed. Guilbault, M. Keroack, W. Ledoux, N. Bernier, H. Béliveau, C. A. Gareau, J. Davis, T. A. Muller, F. Deniset, C. Bernier, E. Beauchamp, U. Lambert, E. Gagnon, J. Cinq-Mars, J. P. Tremblay, A. Samson, O. Dufort, V. Mager, J.-B. Côté, I. Lavoie, G. Lemay, N. Bérubé, L. P. Roy, L. A. Prud'homme, J. A. F. Bleau, Alexandre Bernier, V. Faille, L. Roy.

Mesdemoiselles: E. et C. Dubuc, M. Rcordon, Erwin, Eva et Ern. Couture, L. et R. Senez, A. Lemieux, M. Benoît, B. Roy, A. Gagnon, Alb. et Ant. Baril, G. Laurendeau, B. Delormier, J. Guilbert, K. Leduc, B. Dussault, M. A. Prendergast, Alex. Larivière.

Messieurs: Hélie, J. Chabot, U. Trudeau, J. Collin, H. Painchaud, Antoine Gauvin, Leduc, J. A. Cusson, J. Baril, P. Couture, A. Kéroack, R. Gaudet, J. B. Leclerc, La Maison Blanche, Le Bon Marché.

Grand merci au Collège de Saint-Boniface qui nous a envoyé chaque jour bonne provision de lait et de légumes; et aux jeunes étudiants, en vacance, qui ont bien voulu faire la distribution des paniers à domicile.

Les membres de la Ligue ônt correspondu avec générosité aux obligations que nécessitaient ces témoignages de sympathie envers les familles éprouvées.

LA SECRETAIRE DE L. D. C. F.

THEATRES

Orpheum—The Only girl, comédie musicale. Miss Elza Rueggee, celliste Belge. Larcia Lewis, musique. Will Ferry "The Frog" amphibie. The camouflage Taxi, comédie. Marguerite Farrell, chants. Jim and Marion Hartans, comédie.

..PANTAGES — Cette semaine les vues animées les plus rielles seront représenter.

Dominion—La semaine prochaine au théâtre Dominion Mary Pickford sera representée.



PETITES ANNONCES

A VENDRE — Un journal hebdomadaire et imprimerie de job, bâtisse et lots $3,500 pour le tout. Cause maladié est le seul objet pour vendre. S'adresser Somerset News, Somerset, Man.

A LOUER—Une écurie avec eau et lumière électrique s'adresser au No. 48 avenue Provencher.

OFFRE SPECIALE — Aux cultivateurs qui veulent placer de l'argent dans la Manitoba's Abbatoir & Packers Limited; 100 parts à vendre à soixante pour cent. S'adresser à Marcel Mollot, 53, rue Eugénie, Norwood.

A VENDRE — Ferme à Starbuck, Man., de 240 acres; 160 acres semés en seigle d'automne; 80 acres prêts à ensemencer. S'adresser à Marcel Mollot, 53, rue Eugénie, Norwood.

On offre en vente les livres de loi de M. Théo Bertrand et aussi ameublement de bureau. J. A. Hébert, 198 Aulneau.



Contrat pour la poste

Des soumissions cachetées, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 3 janvier 1919, pour le transport de la poste de Sa Majesté, par contrat, pour quatre ans, six fois par semaine sur la route de Dufrost, St-Malo, via La Rochelle, aller et retour. Devant commercer le 1er avril prochain.

On peut obtenir aux bureaux des postes de Dufrost, St-Malo, La Rochelle et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignements quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Téléphonez :
Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.
Winnipeg 22 novembre 1918. 1—4



